# Raban Maur, Expositio in librum Sapientiae

Édition critique et traduction du prologue, des sommaires et du premier livre

par

Olivier BOUDIER

*diplômé de master*

Introduction

L’Expositio in librum Sapientiae (Commentaire sur le livre de la Sagesse) de Raban Maur, écrite entre 835 et 837, est le premier commentaire connu de la Sagesse. Bien qu’elle fasse suite à d’autres tentatives de donner une interprétation complète de ce livre, toutes celles qui l’ont précédée sont perdues, au moins depuis l’époque de Raban, comme l’atteste le prologue rédigé par celui-ci.

Cette singularité a fait du commentaire de Raban la source unique pour la Sagesse de la Glose ordinaire des Livres saints qui s’élabore au xiie siècle. L’influence de Raban sur l’exégèse de ce livre est donc primordiale durant toute la deuxième partie du Moyen Âge, même si elle reste indirecte. Son texte n’a cependant jamais fait l’objet d’une édition critique, pas plus que la majeure partie de son œuvre exégétique, alors qu’elle a marqué toute la production postérieure jusqu’à la Renaissance, voire au-delà.

Sources

On compte douze manuscrits complets du Commentaire, conservés dans dix bibliothèques différentes en France, en Allemagne, en République tchèque, en Angleterre et au Vatican. Un fragment des sommaires et du début du premier livre est également conservé à Bâle, et un recueil d’excerpta patristiques de Leipzig en conserve trois passages. Tous ces témoins sont recensés dans le catalogue des œuvres de Raban établi par Raymund Kottje. Le Commentaire a été édité une première fois à Cologne en 1626-1627 et une seconde dans la Patrologie latine en 1852 d’après le texte de la première édition. Les sources indirectes sont plus nombreuses, puisque la Glose ordinaire de la Sagesse nous est connue par cent trente-neuf manuscrits et plusieurs éditions, tandis que le Repertorium biblicum de Friedrich Stegmüller dresse la liste de plusieurs dizaines de commentaires médiévaux des livres sapientiaux ou de la Sagesse seule, dont une partie utilisent la Glose comme l’une de leurs sources principales.

## Première partie Raban Maur : l’auteur et son œuvre

### Chapitre premier Raban en son temps

Raban naît dans la décennie 780 à Mayence d’une famille de la noblesse germanique. Ses parents lui donnent le nom de \*Hraban (lat. Hrabanus), c’est-à-dire « corbeau », auquel son maître Alcuin ajoutera le surnom de Maur, qui était celui du disciple préféré de saint Benoît, pour marquer sa propre préférence, mais sans doute aussi par jeu de mot, l’animal de compagnie du saint étant le corbeau. Dès son plus jeune âge, en 788, il est confié par ses parents au monastère de Fulda.

L’abbaye, fondée par Sturm en 744 et conçue comme une base arrière de l’évangélisation de la Germanie, étend déjà son influence à toute l’Allemagne dans la seconde moitié du viiie siècle et, lorsque Raban y entre, le monastère vit enfin en paix après des débuts difficiles. Il commence sa vie monastique sous Baugulf, le second abbé du lieu, qui l’envoie une première fois étudier auprès d’Alcuin. Mais Baugulf est bientôt remplacé par le brillant Ratgar et c’est durant les quinze ans de son très long abbatiat que Raban passe la majeure partie de sa vie de moine. Cependant, les relations entre Ratgar et ses moines sont tendues en raison des ambitions architecturales démesurées du premier et de son caractère inflexible. Il confisque notamment les notes de Raban, après l’avoir pourtant autorisé à retourner chez Alcuin avec son ami Hatton. Finalement, les moines obtiennent de Louis le Pieux en 817 de pouvoir élire un nouvel abbé, Eigil, qui meurt cinq ans plus tard, non sans avoir fait revenir la paix au monastère. C’est durant son abbatiat qu’en 818, à même pas quarante ans, Raban devient maître de la schola de Fulda, avant d’être élu abbé en 821, en prévision de la mort prochaine d’Eigil, qui survient en 822.

Son abbatiat s’accompagne de réformes urgentes, comme celle des annales nécrologiques nécessaires à la prière pour les morts, dont la crise de l’abbatiat de Ratgar avait différé la mise à jour. Raban fait aussi réaliser les premières listes complètes des moines de l’abbaye, qui montrent que sous sa férule, celle-ci en comptait déjà près de sept cents, un record pour l’époque. Il donne également une plus grande place à la liturgie dans la vie du monastère et enrichit la bibliothèque de ce dernier, dont il fait l’une des cinq plus riches de l’empire, avec celles de Saint-Gall, Reichenau, Fleury et Corbie. Enfin, il assure définitivement le rayonnement international de Fulda, qui était déjà un centre de pèlerinage en Germanie depuis 819 grâce aux reliques de saint Boniface, en faisant venir de Rome celles de quarante martyrs des premiers siècles, qu’il fait installer dans une église construite spécialement à cet effet sur l’Ugesberg et consacrée en 836.

Cependant, à la faveur des troubles politiques qui suivent la mort de Louis le Pieux en 840, et de la guerre intestine opposant ses trois fils au sujet de sa succession, Fulda se divise elle aussi entre les moines, partisans de Louis le Germanique, et Raban, loyaliste et fidèle conseiller de l’aîné, Lothaire. Il finit par être mis à l’écart dans sa propre abbaye et s’exile dans une de ses dépendances, avant d’en être chassé en 841 par Louis, qui a obtenu le contrôle de Fulda après la bataille de Fontenoy-en-Puisaye la même année. Il ne retrouve de charge ecclésiastique qu’avec la mort d’Otgaire, archevêque de Mayence, en 847 : il succède à ce dernier avec l’accord de Louis, avec qui il s’est réconcilié en 845. Au contraire de son abbatiat, sa charge épiscopale lui laisse peut-être moins de temps pour écrire : il se consacre désormais presque entièrement au gouvernement de son diocèse et au soulagement des plus pauvres, comme par exemple lors de la terrible famine de 850, durant laquelle les Annales de Fulda rapportent qu’il nourrissait jusqu’à trois cents personnes par jour. Il meurt six ans plus tard, le 4 février 856, à Oestrich-Winkel, à une vingtaine de kilomètres de Mayence. Sa réputation de sainteté amena bientôt les Mayençais à lui rendre un culte et il est aujourd’hui commémoré dans le Martyrologe romain en date du 4 février, avec le titre de saint.

### Chapitre II L’exégèse rabanienne

Au début du Moyen Âge, aucune édition d’ensemble de la Bible latine n’existe encore et les versions qui circulent sont souvent des mélanges des premières traductions, les Vieilles latines, ou Veteres latinae, et de la Vulgate de saint Jérôme, qui n’est pas parvenue à s’imposer malgré sa plus grande qualité. Le pouvoir carolingien, ressentant la nécessité de fonder sa légitimité sur des textes dignes de confiance, conçut donc le projet de publier une édition révisée de la Vulgate, s’appuyant pour cela sur des manuscrits romains jugés meilleurs que les autres. Ce projet fut confié à Alcuin, qui réussit à obtenir un texte acceptable, quoique encore marqué par diverses contaminations. Cependant, la difficulté de certains passages rendait aussi nécessaire d’avoir à sa disposition un corpus interprétatif pour chaque livre, ce qui n’était pas encore le cas à l’époque.

Pour cette raison, Charlemagne recommanda dans son Epistola de litteris colendis de n’affecter aux études bibliques que les meilleurs des clercs, choisis par leurs maîtres. Dans la pratique, les exégètes mirent au point deux méthodes de commentaires, d’abord des abrégés des traités patristiques (abbreviationes), qui en donnent la substantifique moelle, puis un genre nouveau, les collectanea, compilations de différents passages des Pères se rapportant aux versets commentés, en général accompagnés de parties propres à leur auteur, au contraire des chaînes de l’époque patristique (catenae), qui n’étaient que de longs assemblages de citations. Si Alcuin fut un adepte des abbreviationes – on ne lui connaît qu’un seul ouvrage de collectanea –, Raban s’est au contraire surtout illustré dans ce second genre, auquel se rattache son Commentaire sur la Sagesse. Les collectanea présentent pour l’historien plusieurs avantages que n’ont pas les abbreviationes, à commencer par leur plus grande diffusion. Leur contexte d’écriture est également mieux connu, car ils sont souvent écrits sur commande d’un haut personnage et accompagnés d’une épître dédicatoire qui rappelle les circonstances dans lesquelles ils ont été réalisés.

La raison principale de l’attachement de Raban au genre des collectanea semble avoir été son désir de rendre accessible une littérature patristique trop mal représentée dans les bibliothèques de son temps, ce qui risquait d’entraîner des interprétations erronées des Écritures. En parallèle, la réforme carolingienne commençait à mettre en circulation un certain nombre de copies d’œuvres patristiques d’intérêt inégal : un tri s’imposait donc. Cette soudaine profusion amena très vite les exégètes à abandonner l’idée de commenter la Bible de façon linéaire, pour en faire désormais l’exégèse livre par livre, en essayant de tenir compte de l’ensemble de la littérature existante. Il faut sans doute voir dans cette nouvelle direction des études bibliques la patte d’Alcuin, très influent à la cour et doté d’un important réseau parmi les dignitaires ecclésiastiques.

L’importance de Raban dans l’exégèse de son époque est soulignée peu de temps après sa mort par Notker le Bègue, qui affirme de manière péremptoire qu’il a commenté toute la Bible. En réalité, la liste de ses traités exégétiques montre qu’il entendait plutôt combler un vide et donner un commentaire aux livres qui n’en avaient pas reçu de la part d’Alcuin et du maître de ce dernier, Bède le Vénérable (672 ou 673-735), comme par exemple le livre de la Sagesse. Il met en particulier au point une nouvelle méthode pour indiquer les citations des Pères de manière rigoureuse dans ses commentaires, même si son usage n’est pas attesté dans son Commentaire sur la Sagesse, mais seulement dans quelques œuvres.

## Deuxième partie Sources et réception de l’œuvre

### Chapitre premier Les sources du Commentaire

Pour disposer du texte de la Sagesse, Raban s’est certainement servi du manuscrit conservé à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich sous la cote Clm 19105 et dont le sigle est D dans l’édition de référence de la Vetus latina. S’il contient aujourd’hui un texte du xe siècle, ce palimpseste était à l’origine une copie des livres sapientiaux (Proverbes, Cantique, Ecclésiaste, Sagesse, Ecclésiastique), peut-être réalisée au viie siècle, dont ne sont plus lisibles que le livre des Proverbes et un fragment de la table des chapitres de l’Ecclésiastique. Ce fragment permettant de le rattacher à la famille de sommaires appelée « Series A, forma b » dans l’editio maior de la Vulgate, il en allait donc sans doute de même pour les chapitres de la Sagesse. Or, c’est précisément cette famille qui a fourni ses tables de chapitres à Raban pour ses commentaires sur la Sagesse et l’Ecclésiastique. Si les descendants de D sont tous italiens et trop récents pour que Raban les ait connus, D lui-même est d’origine allemande ; il est donc vraisemblable que ce soit lui qui ait servi de modèle à Raban non seulement pour les sommaires, mais aussi pour le texte, puisque le Commentaire sur la Sagesse donne de ce dernier livre une version inconnue par ailleurs, mais proche de la Vulgate et de Γ, la famille de manuscrits descendant de D.

Quant aux sources des citations bibliques invoquées par Raban, il n’est pas possible d’en déterminer l’origine, car leurs leçons sont trop disparates et ne sont pas toutes représentées dans un même témoin ancien du texte. On ne peut en tout cas pas rattacher les citations du Nouveau Testament au codex Fuldensis (F), qui est pourtant un manuscrit ancien remontant à 546, et de très bonne facture, quoiqu’il donne, à la façon du Diatessaron, les quatre Évangiles en un seul. Il est à noter que certaines citations ne sont pas directes et semblent être plutôt des réminiscences de textes patristiques. Tel est le cas d’une citation de l’Épître aux Galates au début du chapitre IX, currebatis bene, quis uos fascinauit ?, qui est en fait une reconstruction mêlant Ga, V, 7a et Ga, III, 1b, dont l’auteur semble être saint Augustin. De la même façon, Raban cite Jn, XVII, 3 dans une version tirée de la Cité de Dieu.

Les sources patristiques sont rares, ce qui s’explique principalement par le fait que Raban ne disposait d’aucun commentaire ancien sur la Sagesse. Le premier en date, commandé par Cassiodore à son secrétaire et ami Bellator, n’était déjà plus connu à l’époque de Raban, comme ce dernier en témoigne dans son prologue. Il a sans doute été perdu avec la bibliothèque de Vivarium. Aucune copie n’en a en tout cas jamais été signalée en dehors de celle-ci. Raban signale également des homélies de saint Ambroise et saint Augustin sur la Sagesse, elles aussi perdues. En outre, un évêque de Saragosse du viie siècle, Taion, avait eu le projet de faire le commentaire de toute la Bible en se servant uniquement de l’œuvre de saint Grégoire, dont il affirme qu’il avait commenté toute l’Écriture dans son œuvre, vraisemblablement à tort, ce Père ne citant même pas la moitié des versets du chapitre I de la Sagesse. Il est possible que ce projet n’ait jamais été achevé, car il n’en reste aucune trace en dehors de la correspondance de Taion, mais celui-ci a tout de même donné un commentaire des livres sapientiaux, dont il subsiste un certain nombre de copies. Cependant, son texte ne fait pas l’exégèse de toute la Sagesse, mais seulement d’une douzaine de versets. En définitive, Raban n’en a pas eu connaissance : il n’en fait pas mention dans son prologue ni n’utilise les mêmes citations de Grégoire. Du reste, aucune copie du commentaire de Taion n’est connue dans l’espace germanique au temps de Raban.

Parmi les Pères de l’Église que cite ce dernier, le plus important semble être saint Augustin, tant par le nombre de citations que par le fait qu’il est le seul à être mentionné dans le premier livre et l’un des seuls à l’être dans le prologue, aux côtés de saint Ambroise et saint Jérôme, sans compter Philon. C’est aussi l’un des rares dont il imite sans doute inconsciemment le style, utilisant çà et là certaines tournures qui lui sont propres. Il semble en particulier faire sien l’art épistolaire d’Augustin dans son prologue, reprenant quelques-unes de ses formules de courtoisie. Si certaines œuvres augustiniennes sont citées directement, d’autres le sont peut-être au travers de la compilation réalisée par Eugippe, très populaire au Moyen Âge et dont un manuscrit était conservé à Fulda.

Outre saint Augustin, Raban cite et utilise saint Jérôme et Cassiodore, en particulier pour les questions relatives à la canonicité de la Sagesse, mais aussi dans le corps de son commentaire. Il en va de même d’Isidore de Séville. Enfin, Bède et saint Grégoire y occupent aussi une place honorable, mais seulement dans le texte du commentaire. En dehors de ces quelques auteurs, les autres ne sont cités qu’une ou deux fois, pour répondre à un besoin ponctuel.

### Chapitre II La réception de l’œuvre

Le premier texte à utiliser le commentaire de Raban est la Glose ordinaire. Réalisée à la fin du xiie siècle, elle s’impose rapidement au début du xiiie siècle, à l’occasion de l’essor des universités, comme une référence incontournable dans le domaine de l’exégèse. Elle est pourtant bien peu originale et son texte est presque intégralement un condensé de l’exégèse antérieure, parfois réduite à un ou deux commentaires importants. Cependant, pour la Sagesse, le choix se résumait à celui de Raban, seul existant à l’époque.

Si le style des citations rend difficile l’établissement de leur tradition – aucune n’est littérale –, il semble tout de même que l’auteur de la Glose se soit servi de l’archétype du manuscrit Z, σ, ou d’un de ses descendants, puisqu’il donne une variante qui ne peut être que l’hypercorrection d’une faute que l’on retrouve dans Z, même s’il ne peut pas descendre de ce dernier.

On a longtemps vu dans le manuscrit 1370 de la bibliothèque Sainte-Geneviève un autre résumé du Commentaire. Il s’agit en réalité d’une copie de la Glose sans mise en page particulière, ce qui a induit les catalogueurs en erreur.

Quant aux commentateurs suivants, il semblerait qu’aucun n’ait eu connaissance de l’œuvre de Raban, sinon par le biais de la Glose. C’est du moins le cas pour les principaux d’entre eux : le pseudo-Bonaventure, Robert Holcot, ou encore Hugues de Saint-Cher, quoique les manuscrits bibliques issus de son correctoire montrent qu’il connaissait un texte biblique plus proche de celui du Commentaire que de celui de la Glose. Mais dans la mesure où son propre commentaire ne cite sous le nom de Raban que des extraits de cette dernière, il faut plutôt supposer que la version qu’il en avait était plus fidèle à l’original que celle connue aujourd’hui.

Cette postérité, quoique indirecte, a fait accéder le Commentaire sur la Sagesse au plus haut rang des auctoritates, puisqu’il est souvent commenté juste après le texte biblique lui-même, notamment dans l’œuvre pseudo-bonaventurienne. Cependant, ce succès ne dura pas, puisque la fin du Moyen Âge vit émerger une exégèse plus philosophique des sapientiaux, citant moins les Pères que Platon ou Aristote. C’est par exemple le cas de Maître Eckhart, qui fait moins d’une demi-douzaine d’allusions à la Glose dans son propre Commentaire.

## Troisième partie Présentation et étude des témoins du Commentaire

### Chapitre premier Présentation des témoins

Contrairement à d’autres œuvres de Raban, le Commentaire sur la Sagesse n’a connu que très peu d’éditions anciennes. La première est celle de George Colveneer dans son édition des œuvres complètes de Raban, publiée à Cologne en 1626-1627 sous le titre : Magnentii Hrabani Mauri, ex abbate Fuldensi, archiepiscopi sexti Moguntini, Opera, quae reperiri potuerunt, omnia, in sex tomos distincta. Le Commentaire sur la Sagesse occupe les pages 362 à 393 du tome III, daté de 1626. Cette édition avait été préparée par l’évêque de Saint-Omer, Jacques de Pamele, plus connu sous le nom de Pamelius, que sa mort avait empêché de terminer. Son sigle est Col.

À la fin du xviiie siècle, le prieur de Saint-Emmeran de Ratisbonne, Johann Baptist Enhuber, constatant grâce aux nombreux manuscrits de Raban conservés dans son abbaye les défauts de l’édition de Colveneer, projeta d’en faire une nouvelle, sans doute inspiré par l’édition des œuvres complètes d’Alcuin, à laquelle il avait participé. Pour réviser l’édition de la Sagesse, il a dû se servir des manuscrits M et S, comme en font foi les variantes qu’il indique, ainsi que d’un manuscrit de la Glose ordinaire, peut-être le Clm 14507 de la Bayerische Staatsbibliothek. Il n’eut toutefois pas le loisir d’achever son œuvre et, sans doute à la suite de la sécularisation des biens du clergé en 1803, les manuscrits préparatoires de son édition intégrèrent le fonds de la Bayerische Staatsbibliothek sous la cote Clm 15024, celui du Commentaire sur la Sagesse étant le numéro 15024 (34.

La dernière édition complète du Commentaire sur la Sagesse est à ce jour celle de Migne dans son Patrologiae latinae cursus completus. L’œuvre de Raban y occupe les tomes CVII à CXII ; on peut y trouver son Commentaire aux colonnes 671A à 762D du tome CIX, publié en 1852 et réimprimé en 1864. Cette édition, comme celle de la plupart des autres œuvres de Raban, est en fait une réédition de celle de Colveneer. Son sigle est Mig.

Après celle de Migne, l’épître dédicatoire du Commentaire a encore connu une dernière édition, réalisée par Ernst Ludwig Dümmler dans la série IV des Monumenta Germaniae Historica, consacrée à la correspondance des grands personnages de l’histoire allemande. Le prologue du Commentaire y est édité au tome V, aux pages 425-426, parmi des lettres de Raban. Il s’agit à ce jour de la seule édition scientifique du texte, même si elle est partielle et si l’éditeur ne connaissait pas toute la tradition manuscrite, ce qui l’a amené à faire des choix contestables.

Les douze manuscrits complets du Commentaire connus à ce jour sont : les manuscrits Bibl. 75 (B V 22) et Bibl. 27 (B V 21) de la Staatsbibliothek de Bamberg, le premier datant du deuxième quart du ixe siècle et en provenance de l’abbaye Saint-Emmeran de Ratisbonne, le second du xe siècle et acheté par l’abbaye du Michaelsberg à Bamberg à celle d’Ebrach en Franconie, respectivement siglés B et Ba ; le manuscrit 52 (34) de la bibliothèque municipale de Dijon, siglé D, datant du xe ou du xie siècle et venant de l’abbaye Saint-Bénigne ; le manuscrit 235 de la bibliothèque municipale de Grenoble, siglé G, du xiie siècle, provenant de la chartreuse de Portes dans l’Ain ; les manuscrits de la Bayerische Staatsbibliothek cotés Clm 13048 et Clm 14556, tous deux issus de la région de Ratisbonne, datés respectivement du xiie siècle et de 1474, et siglés M et Mo ; le manuscrit Laud. Misc. 390 de la Bodleian Library à Oxford, siglé O, du xie siècle, en provenance de la chartreuse de Mayence ; le manuscrit 1274 (VII D 8) de la Národní knihovna České republiky à Prague, siglé P, datant du xive siècle et provenant de Český Krumlov en Bohême – y manquent le prologue et la table des chapitres – ; le manuscrit coté HB VII 45 de la Württembergische Landesbibliothek à Stuttgart, siglé S, remontant au ixe siècle et venant peut-être de l’abbaye de Reichenau ; le manuscrit 42 de la bibliothèque municipale de Troyes, siglé T, de la seconde moitié du xiie siècle, provenant de l’abbaye de Clairvaux ; le manuscrit Pal. lat. 294 de la Biblioteca apostolica vaticana, siglé V, datant du ixe ou du xe siècle et en provenance de l’abbaye de Lorsch ; et le manuscrit de l’Universitätsbibliothek de Wurtzbourg, coté Hs. M. p. th. f. 128, siglé Z, datant du xiie siècle, provenant du couvent dominicain de Wurtzbourg et dépourvu de tables des chapitres.

À cela, il convient d’ajouter un fragment des deux dernières tables des chapitres et du livre I, chapitre I, 1, datant du ixe ou du xe siècle, conservé à l’Universitätsbibliothek de Bâle sous la cote B VIII 2, Fragment 1, et siglé b ; ainsi qu’un recueil d’homélies patristiques et grégoriennes de la fin du xive ou du début du xve siècle, conservé à l’Universitätsbibliothek de Leipzig sous la cote Cod. 324 et siglé L, qui donne en guise de sermons 90, 91 et 92, aux folios 154v à 155, trois extraits du Commentaire, tirés respectivement du livre I, chapitre III, paragraphe 1, du livre II, X, 7 et du livre I, V, 16.

### Chapitre II Tradition du texte

La tradition du texte, tant manuscrite qu’imprimée, remonte à un manuscrit ω sans doute produit à Fulda même et aujourd’hui perdu, sur lequel ont été copiés deux autres archétypes, α et β, qui sont à l’origine des deux familles qui partagent les témoins du texte.

α n’a donné lieu qu’à deux témoins manuscrits, S et V, tous deux copiés sur lui, mais d’inégale qualité. Si V est très soigné, ne présentant en moyenne que trois fautes toutes les dix pages – en comptant les variantes introduites consciemment par le copiste –, S comporte de nombreuses fautes d’orthographe et autres erreurs de copie (dittographies, omissions, etc.) et donne un grand nombre de variantes proprement dites.

β, quant à lui, est à l’origine de tous les autres manuscrits conservés, ainsi que de Col et Mig. Contrairement à α, on ne lui connaît aucun témoin direct, mais seulement ceux de ses deux sous-familles, γ et δ. Il convient de signaler que β corrige le texte à quelques endroits et a notamment changé, pour une raison inconnue, la citation de saint Isidore usurpationem nominis portet alterius (prologue, II) en usurpationem nominis sibi uindicet alterius.

γ, d’où est issu le plus ancien témoin de β, B, est le plus innovant des deux. Sa variante la plus importante est l’omission, par erreur du même au même, d’une proposition du chapitre III, omission que l’on retrouve dans tous ses descendants. Outre B, un autre manuscrit, perdu celui-ci et siglé π, a été copié sur lui ; il est à l’origine d’une sous-famille très innovante regroupant les manuscrits Ba, M, Mo – descriptus de M – et Z, ainsi que P et L, via un archétype ι. Si Ba reste peu innovant – quoique son copiste ait utilisé pour une petite portion de texte, siglée Ba2, un autre archétype que π –, ce n’est pas le cas de M et encore moins de Z, qui n’hésite pas à réécrire certains passages. Dans l’ensemble, les variantes de π sont surtout des corrections des lemmes et des citations bibliques effectuées à partir de la version de la Bible dont disposait le copiste. On remarque d’ailleurs cette tendance dans les autres manuscrits de cette sous-famille, ainsi que dans d’autres témoins récents du texte.

δ, au contraire, est très peu innovant. b est sans doute son dernier descriptus connu, même si ce qui en reste est insuffisant pour établir cette filiation avec certitude. Il est aussi à l’origine de deux sous-familles, ε et ζ.

La sous-famille ε descend soit d’un descriptus très fidèle de δ, soit d’une version corrigée de cet antitype, δ². ε ou δ² présente cependant une variante importante, puisqu’il a fait basculer le dernier paragraphe du chapitre XII au début du chapitre XIII. Le manuscrit T a été copié sur lui et présente lui aussi peu de variantes, avant tout des corrections du texte biblique. En revanche, η, autre descendant de ε, est très innovant. Il nous est connu par ses deux descripti, D et G. Le premier est plus fidèle à son modèle que le second, dont le copiste a vraisemblablement eu entre les mains un archétype abîmé, ce qui l’a obligé, pour combler les lacunes, à se servir de Ba ou de l’un de ses descendants. Ils sont ainsi les seuls à donner la leçon alienum sit au chapitre III, suivie immédiatement de l’omission qui caractérise γ. Il est peu probable que si le modèle de G avait été complet, celui-ci aurait présenté exactement la même erreur.

L’archétype ζ est de son côté bien plus innovant que ε. Il est aujourd’hui représenté par son descriptus O et par l’édition de Colveneer, Pamelius ayant utilisé pour la préparer un autre descriptus de ζ, aujourd’hui perdu, θ. Si O a apporté quelques modifications à son modèle, θ se caractérise quant à lui par une importante omission au chapitre VII, que l’on retrouve dans Col. Ce dernier n’a donc pas dû utiliser plus d’un manuscrit, aucun autre n’omettant le passage en question. Il a également remplacé un certain nombre de mots par d’autres plus recherchés et a sans doute corrigé quelques citations bibliques ainsi que plusieurs leçons, perçues comme des fautes de grammaire, même s’il est difficile de faire la part entre ses corrections et celles de θ.

Mig s’est enfin contenté de rééditer Col en y apportant quelques corrections mineures, mais sans rétablir le passage manquant du chapitre VII, ce qui signifie qu’il n’a pas utilisé de manuscrit.

La localisation ancienne ou actuelle des manuscrits permet de dégager trois grandes zones de circulation, correspondant sans doute à la politique de diffusion de Raban. La plus à l’ouest, celle de δ, représente la version occidentale de β, connue à Mayence et dans l’Est de la France, ce qui permet de supposer qu’elle est issue de la copie envoyée par Raban à Otgaire, β. Mais auparavant, il avait dû la confier aux moines de Ratisbonne pour qu’ils en fassent copie, ce qui a donné lieu à la version orientale de la famille, γ. Enfin, α ne semble avoir connu de diffusion qu’au sud de Fulda.

## Quatrième partie Texte et traduction

Les manuscrits les plus anciens sont B, pour la famille issue de β, et S et V, pour celle issue de α. Malgré la différence notable entre leurs deux familles, ils s’accordent quelquefois entre eux contre le reste de la tradition. C’est donc sur leur accord qu’est fondée l’édition du texte. Lorsque les trois ne donnent pas la même leçon, un accord BS ou BV suffit, mais lorsqu’il s’agit d’un désaccord entre α et β, il a été traité au cas par cas. Cependant, β a été en général privilégié, son texte biblique étant plus proche de la Vulgate et ses leçons souvent meilleures que celles de α. En outre, c’est son texte qui est le mieux représenté et il est probable qu’il s’agisse de la version adressée à Otgaire. Toutefois, il paraît préférable à quelques endroits de privilégier α, par exemple lorsqu’il donne une version d’une citation plus proche de l’original ou lorsque sa leçon reflète mieux le style de Raban que celle de β.

L’apparat critique donne, outre les variantes textuelles, certaines orthographica rares ou mal représentées dans la tradition et les leçons de deux homélies de Raban où il a repris des passages de son Commentaire. Il est accompagné de deux apparatus fontium, le premier des sources bibliques, le second des sources patristiques et profanes. Une traduction en français est donnée en regard du texte latin.

Pièces justificatives

Sermon 91 du manuscrit L. — Sommaire de la première partie du manuscrit L. — Édition paléographique de Ba2. — Version de l’*Expositio in librum Iudith* dans le manuscrit Mo.

Annexes

Comparaison des titres de chapitres du Commentaire sur la Sagesse et de ceux de la « Series A, forma b ». — Liste des variantes du texte de la Sagesse dans le Commentaire par rapport à la Vetus latina et à la Vulgate. — Stemmata de la sous-famille π.